

1. Il y a longtemps, bien avant l'arrivée des colons, lorsque nous étions encore nomades, vivait une famille dans le nutshimit (à l'intérieur des terres). Dans ce temps, c'était toujours l'hiver. Avant d'aller dormir, la femme dit à son mari : « Abandonnons notre fils. » C'est horrible d'abandonner son enfant, mais ce garçon avait tellement de poux qu'ils n'en viendraient probablement jamais à bout. Alors tôt le lendemain, avec l'aide de sa femme, le père chargea son traîneau. « Maman, mets-moi mes mocassins ! » dit l'enfant. Dans les tentes, les mocassins sont suspendus à une corde très haut et l'enfant n'y avait pas accès. L'enfant répéta sa demande : « Maman, mes mocassins ! - Mais attends donc que j'aie chaussé mes raquettes, lança-t-elle. Lorsqu'il vit sa mère marcher en raquettes, il revint à la charge : « Mes mocassins, mes mocassins, maman ! - Laisse-moi vérifier si la charge est bien équilibrée, je reviendrai ensuite te mettre tes mocassins », lui dit-elle. Elle s'éloigna en tirant son traîneau, mais ne revint pas. L'enfant courut derrière elle en criant : « Maman, maman, tu m'abandonnes ! » Mais elle continua à s'éloigner sans tenir compte de ses appels. Comme il commençait à geler des pieds, il retourna au rivage en courant et se mit à pleurer.

2. Son grand-père, Mistapeo (**Mishta-napeu : un homme remarquable**), l'entendit et accourut vers lui. En l'apercevant, l'enfant, terrorisé, cria : « Maman, Atshen (**le géant cannibale**) arrive ! » Mistapeo eut cette remarque : « C'est plutôt ta mère qui est une Atshen, elle qui t'a abandonné. » « Pourquoi ont-ils fait ça ?, demanda-t-il à l'enfant. - Parce que j'ai des poux, répondit celui-ci. - La belle excuse que voilà ! », déclara Mistapeo en s'employant à épouiller le petit. Il extermina tous les poux que portait l'enfant, à l'exception de cinq : un mâle, une femelle, un jeune, un plus jeune que le précédent et enfin une lente. « Quand les humains voyageront, l'épouillage leur tiendra lieu de passe-temps », dit-il. Après quoi, il mit son petit-fils dans son mocassin et partit.

3. Après avoir marché un certain temps, ils aperçurent un très jeune porc-épic. « Grand-père, tue-le et je le ferai rôti », dit l'enfant. - Pas celui-là, répondit Mistapeo, la cendre colle trop sur les jeunes comme lui. Nous en verrons d'autres. » Plus loin, ils en rencontrèrent effectivement un autre. Sans être à pleine maturité, il était moins jeune que le premier. « Celui-là, nous le prendrons », dit Mistapeo. Il le tua sur-le-champ. Le soir venu, il le fit rôti en le suspendant à une corde devant un feu. « Tu en mangeras lorsqu'il sera cuit », dit-il au petit. La cuisson terminée, l'enfant s'apprêta à manger et demanda à son grand-père quel morceau de viande il souhaitait avoir. « Je me contenterai des poumons », répondit Mistapeo. Si je mangeais quelque autre partie de l'animal maintenant, elle n'aurait plus aucune saveur pour les humains. »

5. Quant à son petit-fils, il fut ensuite de toutes les expéditions de chasse au caribou. Avant de quitter le campement avec les chasseurs, il ne manquait jamais de demander à son grand-père quel morceau de viande il souhaitait qu'on lui rapportât. « Les poumons », répondait toujours Mistapeo. Et ainsi, quand la chasse avait été bonne, l'enfant lui rapportait les poumons demandés. Au retour, il était tout fier de lui annoncer qu'il en avait pour lui. Mistapeo ne mettait rien d'autre que des poumons sur son bâton à rôti. « Si je mangeais la viande maintenant, répétait-il, les hommes de l'avenir n'y trouveraient aucune saveur agréable. »

4. Après avoir mangé, ils continuèrent leur route dans la même direction. Plus tard, ils iraient ailleurs. « N'allons pas par là. Ce n'est pas par là que sont les gens, dit Mistapeo. Pour l'instant, nous allons retrouver ta mère. » Lorsqu'ils furent rendus au campement de ses parents, l'enfant courut dans leur tente, tandis que Mistapeo attendit à l'extérieur, assis sur le tas de bois de chauffage. En voyant entrer leur enfant, l'homme dit à sa femme : « Regarde, notre fils est de retour ! » Et il demanda à ce dernier qui avait bien pu le ramener. « C'est mon grand-père Mistapeo. Regarde, il est dehors », répondit l'enfant. Le père écarta un peu la toile de tente et aperçut Mistapeo assis sur la pile de bois. « Mais ce personnage couvert de fourrure, c'est un Atshen ! », s'exclama le père. Ce à quoi Mistapeo rétorqua : « C'est plutôt toi l'Atshen, n'as-tu pas abandonné ton enfant ? » Et puis-qu'il était un esprit, le grand Mistapeo prit une forme plus petite, celle des humains et entra dans la tente, s'assit et ne se leva plus.

6. Un jour que tous les chasseurs étaient ainsi partis au caribou, laissant comme toujours Mistapeo au campement avec la mère de l'enfant, celle-ci commença à se poser des questions au sujet de cet étrange visiteur. Sans prononcer la moindre parole, elle pensa : « Pourquoi reste-t-il constamment recroquevillé dans son trou ? On dirait qu'il est assis dans un nid. Il ne met jamais le nez dehors. » Elle ignorait que Mistapeo pouvait connaître les pensées des gens. « Je sais à quoi tu penses, dit Mistapeo à cette femme. C'est pourquoi j'ai décidé de partir. Mais écoute bien ce que je vais te dire : quand l'enfant reviendra, vous serez incapables de l'arrêter de pleurer. »

7. À son retour, comme il le faisait toujours avant d'entrer, l'enfant cria : « Voici tes poumons, grand-père ! » Mais il n'y avait plus personne pour les prendre. « Où est mon grand-père ? Serait-il parti ? - Oui, répondit sa mère. - Alors, je vais le rejoindre. » On tenta en vain de le retenir, mais il leur échappa et rejoignit Mistapeo. Celui-ci le prit dans sa main, le monta à la hauteur de son visage et souffla trois fois sur lui. Après les deux premiers souffles, le petit lui demanda : « Comment ferais-je pour te revoir ? » Le grand-père lui répondit qu'il devra construire une habitation très spéciale qu'on appelle la tente tremblante, c'est dans cette habitation que l'on peut s'entretenir avec les esprits, et les maîtres des animaux. Porté par le troisième souffle de son grand-père, le petit vint tomber au milieu de la tente de ses parents et fondit en larmes. Il pleura sans arrêt, jour et nuit. « Que faudrait-il qu'on te donne pour que tu cesses de pleurer ? lui demandèrent-ils. - J'aimerais bien chasser les petits oiseaux de l'été. - Bon ! Nous irons les chercher dès demain. Mais tu nous en demandes beaucoup », dirent-ils. Il faut savoir que la chose avait déjà été tentée sans succès.

16. Ils continuèrent ensuite à poursuivre les fuyards, qui avaient profité de la stratégie de Pékan pour prendre une bonne avance. Arrivés de l'autre côté de la rivière, ils les entendirent au loin qui s'éloignaient et comprirent qu'ils ne les rattraperaient jamais. « Essayons plutôt de nous entendre avec eux », se dirent-ils. Faisant alors appel à tout ce qu'ils avaient de souffle, ils crièrent : « Et si l'hiver et l'été changeaient tour à tour de place ! » Les fuyards acceptèrent la proposition, ouvrirent le sac et libérèrent les étés. La neige se mit aussitôt à fondre sous l'effet des rayons du soleil. Déjà, les oiseaux étaient partout. Alors, l'enfant se fabriqua un arc et des flèches, puis commença à s'adonner à ses petites chasses.

8. Tôt le lendemain, ils se mirent en marche accompagnés par les animaux d'hiver. Loure était du groupe. En cours de route, Loure riait pour tout et pour rien ; le simple fait de tomber ou de s'accrocher les pieds sur quelque chose le faisait s'esclaffer. Ils finirent par arriver chez deux vieilles chouettes qui leur demandèrent où ils allaient ainsi. « Nous avons entendu parler d'un enfant qui pleurait sans cesse. S'agirait-il de cela ? dit l'une d'elles. - C'est bien ça. Nous allons lui chercher les étés, répondirent-ils. - Vous savez bien que vous n'êtes pas les premiers à tenter une telle aventure. - Nous allons au moins essayer. Et si un jour la neige se met à fondre autour de chez vous, ce sera le signe que nous avons réussi. - Bon ! Sachez alors que votre prochaine rencontre sera avec Castor géant. On le dit généreux de sa graisse. Le problème est que, dès qu'il reviendra de sa cache à nourriture, il se mettra à péter au moindre de ses gestes. Et là, si vous riez de lui, il reprendra le tout et ira l'entreposer à nouveau à l'extérieur », dit l'autre vieille. « Dans ce cas, que faudra-t-il faire ? - Au moment où il ressortira, vous n'aurez qu'à couper la corde retenant le sac qu'il porte sur son dos. » Forts de ces conseils, ils reprirent la route.

9. Loure continuait à pouffer de rire chaque fois qu'il trébuchait sur quelque obstacle de la route. Si bien que, sur le point d'arriver chez Castor, ses compagnons s'inquiétèrent : « Il va nous faire tout rater, celui-là. Pourquoi ne pas lui faire passer ses crises de fou rire ? » Ils se mirent alors à le chatouiller jusqu'à ce qu'il rie aux éclats, au point qu'il faillit en perdre le souffle. « Arrêtez, vous allez le faire mourir », dit quelqu'un. Après ce traitement, il cessa de rire à propos de tout et de rien. Peu de temps après, ils arrivèrent chez Castor géant, qui les invita à entrer chez lui. Il alla chercher ce qu'il fallait pour nourrir ses visiteurs et revint avec de la graisse. Puis, il se mit à la déballer et à la tailler en morceaux. Chacun de ses gestes était automatiquement suivi d'un pet. Loure n'en pouvait plus de se retenir. Inquiets, les autres s'efforçaient de le dissimuler derrière eux. Pour leur part, Caribou et Pékan aiguisaient leurs couteaux, tout en se tenant de chaque côté de la sortie. Quand Loure éclata de rire, Castor remballa sa graisse, la remit dans son sac, porta celui-ci à son dos et se dirigea vers la porte. Avant de sortir de chez lui, il se trouva un instant coincé entre Caribou et Pékan, qui coupèrent la corde du sac et s'en emparèrent sans que Castor géant se rende compte de quoi que ce soit. À peine éloignés de la demeure de Castor, ils se partagèrent la graisse. « Loure ! Combien en veux-tu ? dirent-ils. - Comme la grosseur de ma tête. - C'est beaucoup trop pour quelqu'un qui a failli tout nous faire perdre. - Bon ! Alors, donnez-moi une portion de la grosseur d'une de mes pattes antérieures. » Comme celles-ci étaient plutôt courtes, on acquiesça à sa demande. Après ce repas de graisse, ils poursuivirent leur route.

10. Les vieilles chouettes leur avaient dit qu'ils rencontreraient ensuite les chevaliers à grandes pattes et qu'ils devraient passer sous une certaine jambe droite. « Alors, que ferons-nous, rendus là ? », leur avaient-ils demandé. Elles avaient répondu : « Cette jambe aura les dimensions d'une falaise. Il faudra faire très attention, un tel obstacle n'a jamais pu être franchi. » Ils ne tardèrent pas à arriver à cet endroit, qu'on nommait Uepatautshihikat. Un des chevaliers à grandes pattes les vît et cria très fort : « Des étrangers ! » Renard blanc lui dit : « Shuuuutt ! Il y a un enfant qui est inconsolable qui veut chasser les oiseaux d'été. » Et comme les chevaliers à grandes pattes ont beaucoup de tendresse pour les enfants, on l'entendit dire : « Je vais libérer le passage, pour que l'enfant arrête de pleurer. » Ils étaient donc rendus à Uepatautshihikat, une rivière qui était la frontière entre l'hiver et l'été.

11. Rat musqué nageait silencieusement au fil de l'eau ; il faisait le guet au profit des gens de l'été. « À ce moment-là, leur avait-on dit, il faudra cesser de parler pour éviter d'attirer leur attention. » Les animaux d'hiver, qui étaient au bord de la rivière se sont cachés. Soudain, ils aperçurent Rat musqué qui contournait en nageant une pointe de terre. On les avait prévenus que la moindre parole risquait de trahir leur présence. Ce qui n'empêcha pas Caribou d'échapper imprudemment les mots : « Le maudit Rat musqué contourne la pointe là-bas. » Aussitôt la sentinelle s'écria : « Tiens, tiens, tiens ! Voilà des gens. Allons prévenir les autres. » Alors, tentant le tout pour le tout, ils s'adressèrent ouvertement à lui en disant : « Rat musqué, si tu ne dis rien, nous te donnerons de la graisse pour manger ; il y a un enfant qui ne cesse de pleurer. - Je vais avertir les autres que des gens sont cachés là. » Les animaux d'hiver insistèrent : « Approche, viens manger la graisse que nous t'offrons. » Et joignant le geste à la parole, ils lancèrent des petits morceaux de graisse sur l'eau.

12. Rat musqué plongeait, refit surface sous chacun d'eux et les mangea. « Ne te lèche pas les pattes ainsi, sans quoi tes griffes deviendront toutes blanches, dirent-ils. - Ah bon ! Alors, tant pis, je leur dirai que c'est à cause de certaines algues que j'ai trouvées là où la rivière s'élargit. Je leur raconterai qu'elles étaient bien grasses et que c'était la première fois que j'allais là-bas. Puis-je en avoir d'autre ? - Ok ! dirent-ils, mais tu dois faire quelque chose pour nous d'abord. - Entendu, dit Rat musqué. - Tu nageras ainsi au fil de l'eau jusqu'à l'endroit où leurs canots sont montés sur le rivage. Tu perforeras ces canots. Ensuite, tu rongeras presque complètement les avirons. Alors, à l'aube, tu emporteras un tronc d'arbre sur la rivière. Veille bien à ce que les branches ne soient pas toutes sous l'eau, afin que les gens d'été croient apercevoir un panache d'orignal. - Compris. Je ferai tout ce que vous m'avez demandé », promit Rat musqué. - Parfait. Et où gardent-ils les étés ? - Dans un sac placé au fond de la tente, dit Rat musqué.

13. Durant la soirée, comme les gens d'été festoyaient toute la nuit, on dansa jusqu'à l'aube. Lors des pauses, les danseurs en profitaient pour vérifier l'intérieur des parois du shapetuan en s'éclairant d'une torche, car les étincelles produites par les feux perforaient la toile des tentes et ils avaient toujours peur d'être épiés. Effectivement, les gens d'hiver avaient décidé d'envoyer un des leurs en éclaireur. Cette mission avait été confiée à Hibou des marais, dont le vol est silencieux. Il était justement en train de les observer à travers un trou dans la paroi de la tente lorsque, de l'intérieur, on découvrit quelque chose qui traversait cette paroi. « Brûle donc ça ! », dirent-ils à celui qui tenait la torche. C'était le bec de Hibou des marais. La chaleur le fit blanchir. Pendant que les gens couraient à l'extérieur pour attraper celui qu'ils venaient de prendre en flagrant délit d'espionnage, Hibou des marais remplaça son bec par une petite branche et s'envola. « Ah ! Ce n'était donc qu'une branche », conclurent-ils.

14. À l'aube, pendant que les fêtards faisaient la grasse matinée, les assaillants surveillaient la suite des événements. Tel qu'on le lui avait demandé, Rat musqué fit des trous au fond des canots et sectionna les avirons. Et dès que le soleil s'éleva au-dessus de l'horizon, il traversa à la nage en poussant un tronc d'arbre. La première fois, personne ne le vit. Quand il repassa, les deux vieilles chouettes l'aperçurent et s'écrièrent : « L'original traverse ! » Réveillés par ces cris, les gens d'été accoururent au rivage et sautèrent dans leurs canots. Plusieurs coulèrent. D'autres se retrouvèrent sans aviron. Seuls Poisson blanc et Carpe noire avaient été laissés au campement. Les assaillants se saisirent d'eux et leur obstruèrent la bouche avec de la résine pour les empêcher d'alerter les autres. Ils prirent ensuite le sac contenant les étés. Après avoir confié le sac aux plus rapides d'entre eux, soit Caribou et Pékan, ils s'enfuirent dans la direction d'où ils étaient venus, mais avec les étés.

15. Poisson blanc et Carpe noire utilisèrent un bâton à rôtir pour perforer la résine et pouvoir crier : « Ils vous ont volé l'été ! » À ces mots, les autres s'élançèrent à la poursuite des voleurs et rejoignirent assez rapidement Huard. En voilà un, dirent-ils. Marchez-lui sur l'arrière-train ! » C'est pourquoi les huards ont comme les hanches écrasées. Continuant leur poursuite, ils en rejoignirent un second. « C'est Loure ! Marchons-lui dessus lui aussi, se dirent-ils. Et ils lui passèrent non seulement sur le corps, mais également sur la tête. Voyant cela, Pékan dit à ses collègues : « Prenez de l'avance. Moi, je vais les retenir. » Il grimpa dans une épinette blanche. En l'apercevant, les poursuivants se réjouirent : « Nous en avons rejoint un troisième, et non des moindres ; il passe pour le plus rapide de tous ! Il est là dans l'arbre. Mais où est donc passé notre meilleur archer, Poisson blanc ? » Ce dernier était encore loin derrière. Il fallut l'attendre. Lorsqu'il arriva, les autres le pressèrent d'abattre Pékan. « Je ne le tuerai pas, je me contenterai de lui viser la queue », dit Poisson blanc. Sa flèche atteignit effectivement l'extrémité de la queue de Pékan. Mais il fit un bond et disparut en un éclair.

17. Quant à ceux qui avaient accepté l'alternance des saisons, il leur restait à régler une importante question : combien devrait-il y avoir de lunes par hiver ? Interrogé à ce sujet, Caribou proposa ce qui suit : « Autant qu'il y a de poils entre mes doigts de pied. » On fit valoir que l'accumulation de neige au cours d'hivers si longs l'empêcherait d'atteindre sa nourriture au sol (**le caribou mange du lichen**). On se tourna ensuite vers Castor, dont la proposition fut la suivante : « Autant qu'il y a de rainures sur ma queue. - Réfléchis un peu, lui dit-on. Avec des hivers aussi longs, tes tunnels finiraient par se glacer. » Enfin, on demanda l'avis de Geai gris, qui répondit : « Autant que j'ai de poils sur mon corps. - Les petites branches sèches que tu manges ne résisteraient pas aux rafales de vent d'hivers aussi longs. Tu finirais par manquer de nourriture, lui dit-on. - Vous avez bien raison », dit Geai gris. À ce moment précis de la discussion, Pic maculé sentit le besoin de s'étirer les pattes. Ce qui lui permit de constater qu'il avait six doigts de pied ! Alors, sans même attendre qu'on lui demande son avis, il déclara : « Selon moi, il devrait y en avoir six. » Et c'est effectivement le nombre de lunes que comptent nos hivers.

18. Puis, ils repassèrent chez les deux vieilles chouettes rencontrées à l'aller. L'une d'elles demanda à sa copine de lui apporter un peu de neige pour la faire fondre sur le feu. Elle sortit et commença à chercher la neige à tâtons. Ses yeux n'étaient plus très bons. Elle revint alors en disant : « Ma bonne amie, il n'y en a plus. Nos petits-fils ont dû réussir leur coup ! » Cette nouvelle les rendit si heureuses qu'elles se mirent à chanter ce qui suit : « L'été, l'été, l'été, ils l'ont emporté, ils l'ont emporté ! » Les visiteurs sentirent alors qu'ils devaient être plus précis au sujet du résultat de leur expédition : « Ce qui a été établi, c'est que l'été et l'hiver alterneraient. » À ces mots, les deux vieilles chouettes s'étendirent et moururent.

19. Quant à l'enfant, il attachait ensemble les oiseaux qu'il avait déjà tués. Il en avait tellement que ceux qui lui avaient échappé finirent par se dire : « Plusieurs d'entre nous sont morts. Nous devrions lui offrir de se joindre à nous. Chacun pourrait lui donner quelques poils et quelques plumes. » Les oiseaux allèrent le trouver et lui dirent : « Pourquoi ne pas devenir l'un des nôtres ? Tu as déjà tué plusieurs d'entre nous. Chacun est prêt à te donner de ses plumes - J'accepte votre offre », répondit l'enfant. Voilà donc comment les oiseaux en arrivèrent à l'inviter à se joindre à eux. Il était devenu l'un d'entre eux. Depuis lors, il manque à l'appel. Avant de prendre son envol, il avait déposé son arc et ses flèches.

20. Les gens le cherchèrent, mais ne trouvèrent que son arc, ses flèches et ses oiseaux morts attachés ensemble à la façon dont nous le faisons maintenant, quand nous revenons de la chasse aux gibiers d'eau.